

Tadeusz Kwiatkowski

Quelques remarques sur la théorie de la définition chez Aristote

Annales Universitatis Mariae Curie-Skłodowska. Sectio F, Nauki Filozoficzne i Humanistyczne 2324, 1-26

1968/1969

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Tadeusz KWIATKOWSKI

Quelques remarques sur la théorie de la définition chez Aristote

Kilka uwag na temat teorii definicji u Arystotelesa

Несколько замечаний по поводу аристотелевской теории дефиниции

NOTES PRÉLIMINAIRES

Dans le présent article, je me propose d'examiner brièvement un des problèmes de la théorie aristotélicienne de la définition, notamment celui de la définition dite nominale.

Il me semble que ce problème n'ait pas éveillé d'intérêt, jusqu'à présent, chez les historiens de la logique ni chez les exégètes des oeuvres du Stagirite. Parmi les travaux traitant des problèmes de la définition chez Aristote, il n'y a, très probablement, aucun ouvrage consacré spécialement à ce sujet et qui l'étudierait d'une façon suffisante.

Les auteurs qui s'intéressent à la théorie de la définition chez le Stagirite considèrent, semble-t-il, le problème de la définition nominale comme peu important. Il est vrai que certains d'entre eux attirent l'attention sur le fait qu'Aristote a nettement distingué les définitions réelles de celles nominales, mais ils soulignent à la fois que le Stagirite n'insistait pas beaucoup sur ces dernières et que peut-être, il ne les considérait pas comme des définitions au sens propre du mot¹. La notion de définition nominale chez Aristote serait donc, selon cette opinion, un détail insignifiant dans l'ensemble de sa logique, n'ayant presque aucune importance dans sa doctrine épistémologique, et, en fin de compte, ne méritant pas qu'on s'en occupe.

¹ Voir par exemple T. Kotarbiński: *Wykłady z dziejów logiki (Cours d'histoire de la logique)*, Łódź 1957, p. 35.

Cette opinion ne semble pas être suffisamment fondée car, bien qu'il n'y ait pas d'exposé systématique et complet d'une conception de la définition nominale, dans les ouvrages logiques d'Aristote, et bien que les textes relativement rares (ceux où cette notion est mentionnée) soient fragmentaires et souvent peu clairs, on ne doit pas limiter le champ des recherches uniquement à ces textes-là. En posant ce problème, il faut se référer aux plus larges contextes logico-philosophiques d'Aristote. Le problème de la définition nominale n'est qu'apparemment indépendant et „marginal” par rapport à l'ensemble des idées épistémologiques du Stagirite. Il semble qu'en réalité c'est un des problèmes essentiels de l'épistémologie d'Aristote. Et s'il en est ainsi, l'intérêt pour ce problème paraît suffisamment justifié.

L'expression qui me semble la plus simple et la plus générale pour formuler le problème de la définition nominale chez Aristote est la suivante: „Qu'est-ce que c'est que la définition nominale, d'après Aristote?”

Dans le problème ainsi formulé, il faudra distinguer deux aspects. Le premier mériterait le nom de „relatif” ou „comparatif”, car il s'agit de répondre à la question suivante: „Est-ce que la notion aristotélicienne de définition nominale est identique avec la conception moderne de cette définition (ou au moins nettement rapprochée de celle-ci)?” — ou bien ce sont des conceptions différentes. Le second aspect est autonome. Il est lié à la question: „Comment faut-il concevoir la définition nominale dans le seul contexte de l'épistémologie aristotélicienne, sans égard aux autres conceptions de définition nominale?”

La deuxième question est naturellement plus importante que la première, et c'est elle qui fera l'objet du présent article.

Quant à la première question, je l'ai posée surtout pour attirer l'attention sur une tendance (peut-être inconsciente) qui me paraît erronée: celle de comprendre le terme de „définition nominale” chez Aristote conformément à la signification moderne de ce terme. Il est probable que la substitution consistant à remplacer le contenu aristotélicien du terme par la signification moderne explique, en une certaine mesure, le manque d'intérêt pour le problème de la définition nominale chez le Stagirite, car il semble réellement qu'Aristote n'ait rien dit d'intéressant sur la définition nominale dans le sens moderne du mot. Il semble aussi que la substitution des termes dont on a parlé plus haut ait conduit à quelques difficultés dans l'interprétation de la théorie aristotélicienne de la démonstration. Je vais citer des exemples d'erreurs de ce genre sur les pages ci-après.

Les remarques que je viens de faire suggèrent assez clairement que

ma réponse à la question: „Est-ce que la définition nominale chez Aristote s'identifie avec la définition nominale moderne?" est, en principe, négative. Cette réponse exige naturellement des explications et doit être corroborée par des preuves convaincantes. On les trouvera dans les réflexions qui vont suivre.

Je pense que pour rendre plus claires les énonciations ci-après, il faut rappeler ce que les logiciens d'aujourd'hui entendent par le terme de „définition nominale". Il n'est pas question d'aller dans les détails de la théorie de la définition: il suffira d'en indiquer l'essentiel. Je crois que ce sont les travaux du professeur K. Ajdukiewicz qui sont les plus compétents et les plus clairs, quant au problème qui nous intéressent ici, et c'est à eux que je vais me référer dans l'exposé qui suit.

Voici la définition de la définition nominale, formulée par K. Ajdukiewicz dans son ouvrage le plus récent: „La définition (nominale) du mot W ayant pour fond le vocabulaire S est un énoncé qui permet de traduire chaque proposition construite à l'aide du mot W et de mots du vocabulaire S, dans lequel le mot W ne se trouve pas, en une proposition construite seulement de mots contenus dans le vocabulaire S." ²

La définition nominale est donc, selon Ajdukiewicz, un moyen de traduire une proposition par une autre: c'est un moyen purement linguistique étroitement lié à une langue donnée. La relativisation de la définition nominale à une langue donnée est essentielle pour la notion de cette définition ³. Nous allons voir que ce n'est pas le cas de la définition nominale chez Aristote.

La définition nominale, selon Ajdukiewicz, peut être formulée de deux façons: soit comme une proposition d'objet, soit comme une proposition ou une règle de métalangue. Dans le premier cas, la définition ne contient que le mot défini et pas le nom de celui-ci. La structure linguistique de la définition de ce type n'est pas nécessairement différente de celle de la définition réelle (définie par Ajdukiewicz comme une caractéristique univoque d'un objet ⁴). Ce genre de structure de la définition peut être illustré par le schéma classique: *a c'est bc*. La définition nominale ayant la structure d'une proposition d'objet porte le nom de „définition nominale à stylisation objective" ⁵. Très souvent, la même expression peut être, à la fois, une définition nominale, c'est à dire un moyen de traduction (se fondant sur un vocabulaire donné)

² Voir: K. Ajdukiewicz: *Logika pragmatyczna (Logique pragmatique)*, Warszawa 1965, p. 63.

³ Voir: K. Ajdukiewicz: *Trzy pojęcia definicji (Trois notions de définitions)*, „Język i poznanie", t. II, Warszawa 1965, p. 236.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 300.

et une définition réelle, c'est à dire une caractéristique d'objet. Notons, à cette occasion, que la notion de définition réelle dont on parle ici est différente, elle aussi, de celle d'Aristote: Ajdukiewicz l'a d'ailleurs dûment signalé.⁶

Dans le deuxième cas mentionné plus haut, c'est à dire dans le cas où la définition nominale est formulée comme une proposition ou une règle de métalangue, c'est le nom du mot défini qui entre dans la définition et non le mot défini lui-même. Voici les schémas qui peuvent servir d'exemple de structures de ce genre de définition: *Le mot „A” a la même signification que l'expression „B”* (exemple de schéma de proposition); *il est permis de remplacer dans toutes les propositions de la langue L le mot „A” par l'expression „B” et inversement* (exemple de schéma-règle). Les définitions de ce genre portent le nom de „définition nominale à stylisation linguistique”.⁷

Cette dernière est la plus propre: elle est, pour ainsi dire, la forme pure de la définition nominale, en ce sens qu'elle est la forme rien que de la définition nominale. Certains logiciens vont même jusqu'à la considérer comme l'unique forme appropriée à la définition nominale proprement dite.⁸ Il faut encore souligner qu'on insiste surtout sur les définitions ayant la forme de règles métalinguistiques.⁹

Je crois que ces quelques remarques, au sujet de la conception moderne de la définition nominale, répondent pleinement aux besoins de cet article. Il faudrait peut-être encore ajouter que, d'après cette conception, chaque expression d'une langue donnée (n'importe quelle catégorie sémantique), et non seulement l'expression de type nominal — comme c'est le cas chez Aristote — peut faire l'objet de la définition nominale.

J'ai déjà dit que ce qui fait l'objet principal de mes investigations, c'est la notion de définition nominale dans le contexte même de l'épistémologie d'Aristote, c'est à dire la question: „Comment faut-il entendre la définition nominale dans ce contexte?” A cette question générale sont liées différentes questions plus particulières, comme par exemple celles-ci: „Aristote se servait-il d'une seule notion de définition nominale, ou bien était-ce une notion à plusieurs significations?; peut-on, et en quel sens, considérer les définitions nominales comme des principes de la démonstration?”; „Quel est le rapport entre la notion de

⁶ *Ibid.*, p. 298—300.

⁷ *Ibid.*, p. 300—301.

⁸ Voir par exemple: T. Czeżowski: *Definicje analityczne i syntetyczne* (*Définitions analytiques et synthétiques*), „*Studia Filozoficzne*” 1966, n° 4/47, p. 3—4.

⁹ Voir: K. Ajdukiewicz: *Trzy pojęcia definicji*, p. 301; T. Czeżowski: *Definicje analityczne i syntetyczne*, p. 4.

définition nominale et celle de définition réelle?" Cette dernière question paraît être strictement liée au problème de l'essence même de la définition en général et à la question: „Est-ce que la distinction faite par Aristote entre les différents types de définitions constitue une distinction vraiment conforme aux principes de la logique?"¹⁰

Toutes ces questions seront étudiées tout au long des considérations ci-après. Ces dernières seront réparties en deux groupes.

Dans le premier, je présenterai quelques textes des *Seconds Analytiques* relatifs à la notion de définition nominale, en y ajoutant un petit commentaire.

Dans le deuxième, j'essaierai d'analyser les questions les plus importantes concernant la définition nominale, chez Aristote, et de reconstruire — à titre d'hypothèse — la conception générale de cette définition chez le Stragirite.

LES PRINCIPAUX TEXTES DES SECONDS ANALYTIQUES PORTANT SUR LA DÉFINITION NOMINALE

Déjà dans le premier chapitre du Livre I des *Seconds Analytiques*, Aristote fait une remarque au sujet de la définition nominale. Après avoir dit que la connaissance reçue par la voie du raisonnement s'appuie sur une connaissance antérieure, il cite, parmi les différentes sortes de préconnaissances nécessaires pour un raisonnement, celle de la signification du terme utilisé: (...) τὰ δὲ τί τὸ λεγόμενον ἔστι ξυνιέναι δεῖ¹¹ Aristote n'y emploie pas encore le mot „définition", mais il semble clair qu'il parle d'un principe qu'il appellera, par la suite, définition. Il semble, par exemple que les chapitres 2 et 10 du Livre I des *Seconds Analytiques* traitent du problème en question. Dans ces chapitres, Aristote nous parle des principes de la démonstration parmi lesquels il mentionne les définitions. Dans le chapitre 2, après avoir réparti les principes de la démonstration en axiomes et thèses, il subdivise ces dernières en hypothèses et définitions. La définition, selon Aristote, diffère de l'hypothèse par le fait qu'elle ne se prononce pas sur l'existence de la chose (en l'affirmant ou en la niant): „La définition est une thèse; en arithmétique, on pose que l'unité, c'est ce qui est indivisible selon la quantité; mais ce n'est pas une hypothèse, car définir ce qu'est l'unité, ce n'est pas affirmer l'existence de celle-ci".¹² Dans le chapitre

¹⁰ Voir: S. Kamiński: *Gergonne'a nauka o definicji (La science de la définition chez Gergonne)*, Lublin 1959, p. 20.

¹¹ Voir: *Anal. Post.* I 1, 71 a, 10—15.

¹² Voir: *Anal. Post.* I 2, 72 a, 19—25. Pour les citations, j'utilise la traduction de J. Tricot: *Aristote: Les Seconds Analytiques*, Paris 1966.

10, Aristote ne fait qu'approfondir ces mêmes idées. Il y affirme qu'il y a par nature trois éléments de la démonstration: le sujet de la démonstration, les propriétés qu'on démontre et les principes qui servent de point de départ à cette démonstration.¹³ Les principes indémonstrables et à la fois nécessaires à la démonstration sont: la signification des termes utilisés, l'existence du sujet et l'existence (la vérité) des axiomes. Quant à la signification des mots utilisés, on la pose simplement, aussi bien pour les vérités premières (*τὰ πρῶτα*), c'est à dire pour le genre qui est sujet de la démonstration et pour les axiomes¹⁴, que pour les attributs qui en dérivent, c'est à dire pour les propriétés qu'on démontre. Seule l'existence (l'appartenance nécessaire au sujet) des propriétés fait l'objet de la démonstration.¹⁵

Certains auteurs néoscholastiques interprètent parfois le texte résumé ci-dessus de la façon suivante: les principes de la démonstration scientifique sont: la définition réelle du sujet de la démonstration, la définition nominale du terme désignant la propriété qu'on démontre et les principes généraux, c'est à dire les axiomes.¹⁶

Loin de nier qu'on puisse interpréter de cette façon le texte en question, je voudrais pourtant attirer l'attention sur le fait qu'Aristote ne s'exprime pas en termes exprès, dans ce chapitre. Il distingue ici, de même que dans le chapitre 2 étudié plus haut, les définitions et les hypothèses, en soulignant que dans les définitions nous n'affirmons pas l'existence de l'objet défini.¹⁷ Rien ne prouve que cette thèse concerne seulement les termes qui désignent les objets de la démonstration, c'est à dire les propriétés, ou bien qu'elle concerne aussi le sujet de la démonstration. Car on n'est pas suffisamment éclairé sur le problème que voici: affirme-t-on l'existence du sujet dans sa définition, ou, peut-être, l'affirmation de l'existence du sujet se fait-elle séparément, et est-elle seulement ajoutée à la définition? Dans ce cas-là, la définition du sujet serait, en tant que telle, seulement une définition du terme et donc, pareillement à la définition du prédicat, une définition nominale.

Nous avons ici un problème très important pour la théorie aristotélicienne de la définition. On pourrait l'appeler: problème des fondements de la réalité des définitions. Essayons de le préciser un peu. Il a été dit plus haut que la définition, selon Aristote, n'affirme pas l'existence

¹³ Voir: *Anal. Post.*, I 10, 76 b, 21—23.

¹⁴ Voir: Th. Waitz: *Aristotelis Organon Graece*, t. II, Leipzig 1846, p. 326.

¹⁵ Voir: *Anal. Post.*, I 70, 76 a, 30—34.

¹⁶ Voir par exemple J. Salamucha: *Pojęcie dedukcji u Arystotelesa i św. Tomasza z Akwinu (La notion de déduction chez Aristote et St. Thomas d'Aquin)*, Warszawa 1930, p. 60.

¹⁷ Voir: *Anal. Post.*, I 10, 76 b, 23—77 a, 5.

de la chose. Nous savons que, d'autre part, il considère comme nécessaire à la définition réelle la condition que cette définition montre l'essence d'une chose vraiment existante, car on ne peut pas, selon lui, montrer ce qu'est la chose (quelle est son essence), sans savoir si elle existe. Ne sachant pas si la chose définie existe, nous pouvons, tout au plus, connaître le sens du terme ou de l'expression.¹⁸

Ajoutons encore qu'il ne s'agit pas, ici, de n'importe quelle sorte de connaissance de l'existence de l'objet défini, car Aristote distingue la connaissance dite accidentielle (*per accidens*) de l'existence d'avec la connaissance dite essentielle (*per se*)¹⁹ de l'existence. Si je comprends bien la pensée du Stagirite, nous avons la connaissance *per accidens* de l'existence, quand nous savons que la chose existe *d'une certaine façon*, tandis que la connaissance *per se* de l'existence consisterait à constater l'existence d'une chose comme nécessaire. Dans le premier cas, nous constatons seulement d'une certaine façon l'existence de la chose; dans le deuxième, non seulement nous constatons l'existence, mais aussi nous la comprenons de façon adéquate. Or, en parlant de la connaissance de l'existence comme d'une condition nécessaire pour connaître l'essence, Aristote prend en considération le deuxième genre de connaissance de l'existence, c'est à dire la connaissance *per se*.²⁰

Mais, d'autre part, la connaissance de l'existence d'une chose ne peut pas être l'aboutissement d'un raisonnement démonstratif, car, si la connaissance de l'essence dépend tellement de la connaissance de l'existence que la première est impossible sans la seconde, la preuve de l'existence de la chose définie serait, en un certain sens, la preuve de la définition, et, dans ce cas-là, on ne pourrait pas considérer la définition comme principe de la preuve.²¹

C'est ainsi qu'on peut présenter — d'une façon très sommaire — le problème de la réalité de la définition comprise comme principe de la démonstration. Dans les chapitres 3—8 du deuxième *Livre des Seconds Analytiques*, Aristote en propose la solution suivante: il y a des choses absolument premières. Ce sont des êtres dont la cause s'identifie avec leur nature interne. Ces êtres sont premiers, aussi bien s'il s'agit de leur existence que de leur essence. Ils sont les sujets propres des dé-

¹⁸ Voir: *Anal. Post.*, II 7, 92 b, 5—8.

¹⁹ Voir: *Anal. Post.*, II 8, 93 a, 20—25.

²⁰ Voir: *Anal. Post.*, II 8, 93 a, 25—28.

²¹ Voir: *Anal. Post.*, II 3, 90 b, 24—28; 90 b, 30—33; II 7, 92 a, 35—36. Cette conception est différente de celle de S. Mansion qui considère le syllogisme dit de l'essence comme une preuve de l'existence; voir: S. Mansion: *Le jugement d'existence chez Aristote*, Louvain-Paris 1946, p. 186—192.

monstrations, et leurs définitions adéquates auxquelles nous aboutissons grâce à l'intuition intellectuelle ($\nu\omicron\upsilon\varsigma$)²², constituent les principes des preuves²³. Si je comprends bien la pensée du Stagirite, il s'agit ici des espèces premières (*infima species*) dans chaque catégorie ontologique. Il semble que dans la catégorie la plus fondamentale, c'est à dire dans la catégorie des substances, l'espèce humaine pourrait servir d'exemple d'êtres premiers, dans ce sens-là.²⁴ Il y a, en outre, des êtres dont les causes sont extérieures à ceux-ci. Ce sont, par exemple, les phénomènes de la nature, tels que l'éclipse ou le tonnerre. Nous pouvons obtenir quelques informations sur leur existence grâce aux perceptions sensorielles. Nous entendons par exemple un bruit dans les nuages, et nous l'appelons „tonnerre”; nous remarquons que la lune n'envoie pas de lumière, et nous appelons ce phénomène „éclipse”. Mais cette connaissance de l'existence de ces phénomènes n'est qu'une connaissance *per accidens*, et elle ne suffit pas pour connaître leur essence.²⁵ Ce n'est que par la connaissance de la cause (par exemple par la connaissance de l'extinction du feu dans les nuages, cause du tonnerre, selon Aristote) que nous arrivons à la connaissance de l'existence (*per se*) et de l'essence d'un phénomène (du tonnerre par exemple). Dans ce cas-là, nous savons, par exemple, ce qu'est le tonnerre et, à la fois, nous comprenons l'existence de celui-ci. Un tel processus de connaissance consiste à construire un raisonnement qu'Aristote appelle *sylogisme de l'essence*. Voici un exemple de ce type de syllogisme:

L'extinction du feu est (cause du) bruit dans les nuages
 Le tonnerre est (causé par) l'extinction du feu dans les nuages
 Donc le tonnerre est un bruit dans les nuages.

Il faut souligner que ce n'est pas un syllogisme démonstratif *sensu stricto*. Il a pour résultat la connaissance d'un élément constitutif de l'essence du tonnerre (le fait d'être un bruit dans les nuages est un élément constitutif de l'essence du tonnerre) et, comme nous le savons, l'essence ne peut pas faire l'objet d'une démonstration, même si ce n'est que l'essence d'un phénomène, car, si je comprends l'idée fondamentale de la preuve chez Aristote, les limites de ce qui est démontrable et de ce qui est indémontrable ont un caractère ontologique et non purement épistémologique ou logique. C'est donc un syllogisme au sens purement logique du mot: $\lambda\omicron\gamma\iota\kappa\omicron\varsigma$ $\sigma\upsilon\lambda\lambda\omicron\gamma\iota\sigma\mu\omicron\varsigma$ $\tau\omicron\upsilon\theta$ $\tau\acute{\iota}$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$. Il ne prouve pas l'essence, car elle est, de par sa nature, indémontrable, mais il est quand même

²² Voir: *Anal. Post.*, I 3, 72 b, 18—25.

²³ Voir: *Anal. Post.*, II 9, 93 b, 20—26.

²⁴ Voir: *Met. Z*, 13, 1038 b, 30—35.

²⁵ Voir: *Anal. Post.*, II 8, 93 a, 20—28.

(au moins quand il s'agit des êtres secondaires, comme par exemple les phénomènes dont je viens de parler) un moyen nécessaire pour connaître un des éléments de l'essence²⁶, notamment celui qui constitue le contenu de la notion générique à laquelle se rattache l'espèce définie. Le syllogisme de l'essence d'un phénomène est équivalent à la définition adéquate de ce phénomène. Dans l'exemple proposé plus haut, il équivaut à la définition suivante: le tonnerre, c'est le bruit causé par l'extinction du feu dans les nuages.²⁷ Les recherches d'Aristote au sujet des fondements de la réalité de la définition résumées ci-dessus ne sont pas, bien sûr, tout à fait claires. Je ne peux plus m'attarder, ici, à ce problème, mais je le reprendrai plus loin, car il semble être profondément lié au problème de la définition nominale chez le Stagirite.

En revenant aux textes concernant la notion de définition nominale, je voudrais en présenter encore deux. Dans un de ces textes, Aristote examine le problème suivant: La définition peut-elle être seulement une expression ayant la même signification que le nom en question? Pour des raisons que je vais présenter plus loin, je tiens à citer ce texte mot à mot:

„[...] donc que définir c'est montrer soit ce qu'est la chose, soit ce que signifie son nom; nous pouvons en conclure que la définition, si elle ne prouve absolument pas ce qu'est la chose, ne sera qu'un discours ayant la même signification que le nom. Mais c'est là une absurdité. D'abord, en effet, il y aurait définition de ce qui n'est pas substance et de ce qui n'existe pas du tout, puisqu'on peut exprimer par un nom même des choses qui n'existent pas. En outre, tous les discours seraient des définitions puisqu'on pourrait toujours imposer un nom à un énoncé quelconque, de sorte que tout ce que nous dirions ne serait que définition, et que l'Iliade même serait une définition.”²⁸

Ce texte est très instructif en ce qui concerne la notion de définition nominale chez le Stagirite. Peut-être faudrait-il encore signaler deux problèmes à ce propos: le premier, c'est le problème du rapport entre la définition nominale et la convention linguistique; le second, c'est le problème du rapport entre la définition nominale et les noms vides. Ces problèmes étroitement liés à celui du rapport entre la notion aristotélicienne de la définition nominale et la conception moderne de cette définition seront examinés au cours de la partie analytique de cet article.

Dans le deuxième texte, Aristote présente la définition générale de la définition et une certaine classification des définitions. Voilà sa

²⁶ Voir: *Anal. Post.*, II 8, 93 b, 15—20.

²⁷ Voir: *Anal. Post.*, II 10, 93 b, 38—94 a, 8.

²⁸ Voir: *Anal. Post.*, II 7, 92 b, 25—35.

définition de la définition: „λόγος τοῦ τί ἐστὶ — discours qui explique ce qu'est une chose”.²⁹

Et voici sa classification des définitions: Les définitions sont soit réelles, soit nominales. Les premières se divisent en: définitions équivalentes aux syllogismes de l'essence et aux définitions dites matérielles, c'est à dire qui sont des conclusions de syllogismes de l'essence; il y a encore les définitions des êtres premiers, c'est à dire celles qui constituent les principes des démonstrations.³⁰

Quant à la définition nominale. Le Stagirite la définit comme un discours expliquant ce que signifie le nom: λόγος τοῦ τί σημαίνει τὸ ὄνομα, λόγος ονομασίᾳς.³¹ Aristote ajoute à cette définition l'explication suivante:

„[...] ce sera par exemple ce que signifie le terme triangle, ce qu'est une figure en tant que nommée triangle [...] Il est difficile ainsi d'appréhender la définition de choses dont nous ne savons pas l'existence, la cause de cette difficulté étant, comme nous l'avons vu plus haut, que nous ne connaissons que par accident si la chose existe ou non.”³²

Les textes que je viens de citer ou de résumer me paraissent les plus importants et les plus significatifs pour le problème de la définition nominale chez Aristote. Il y en a, certes, bien d'autres, mais je pense qu'ils ne contiennent pas d'instructions réellement nouvelles par rapport aux textes qui viennent d'être présentés.

ESSAI D'ANALYSE ET DE RECONSTRUCTION DE LA THÉORIE ARISTOTÉLICHIENNE DE LA DÉFINITION NOMINALE

Comme les textes présentés dans la partie précédente de cet exposé ne suffisent pas pour reconstruire une conception adéquate de la définition nominale chez Aristote, les considérations qui vont suivre auront, en quelque mesure, la valeur d'une hypothèse. Elles auront pour sujet trois thèses que je considère comme principales pour la notion de définition nominale chez le Stagirite. Les voici: 1. La définition nominale chez Aristote n'est pas définie par des critères linguistiques; 2. La notion de définition nominale chez Aristote dépend essentiellement de critères ontologiques; 3. La notion de définition nominale chez Aristote dépend d'une façon essentielle de critères épistémologiques.

²⁹ Voir: *Anal. Post.*, II 10, 93 b, 29. Voir aussi la traduction de J. Tricot des *Seconds Anal.*, p. 194, note 3.

³⁰ Voir: *Anal. Post.*, II 10, 93 b, 29—32; 93 b, 38—94 a, 8; 94 a, 9—10.

³¹ Voir: *Anal. Post.*, II 10, 93 b, 30.

³² Voir: *Anal. Post.*, II 10, 93 b, 32—37.

1. La définition nominale et la langue. Pour développer et expliquer la première thèse, je me propose d'examiner les questions suivantes: a. Est-ce que la définition nominale chez Aristote doit être rapportée à une langue donnée? b. Est-ce que la définition nominale chez Aristote envisagée comme un discours est une expression d'un type syntaxique qui lui soit propre? A ces deux questions, on peut en ajouter encore une qui est étroitement liée à celles-là, notamment la question concernant le rôle de la définition nominale comme principe de la démonstration scientifique chez le Stagirite.

a. Je pense que la première de ces questions mérite, évidemment, une réponse négative. Cependant, il faut noter qu'Aristote appelle „discours” la définition nominale, mais il est vrai aussi qu'en pensant à celle-ci, il parle simplement de la signification du mot et non d'un discours expliquant cette signification. C'est, par exemple, le cas des textes que j'ai cités au début de la partie précédente du présent article, c'est à dire du texte de *l'Anal. Post.*, I 1,71 a, 10—15 et du texte *Anal. Post.*, I 10,76 a, 30—34. Dans ces textes, Aristote nous parle des significations des termes utilisés, en les citant parmi les principes de la démonstration, et il est clair — comme nous avons vu plus haut — qu'il appelle ailleurs définitions cette sorte de principes. C'est sur des significations, donc sur des notions, qu'Aristote insiste, quand il parle de définitions nominales, et non sur des mots considérés comme éléments d'un vocabulaire donné. Les définitions nominales ne se distinguent pas selon la langue à laquelle elles appartiennent comme discours, mais selon les significations qu'elles expliquent. Les différents discours doivent donc être considérés comme une même définition s'ils expliquent la même notion. Nous voyons que ce que je viens de dire s'oppose radicalement à la conception moderne de la définition nominale, selon laquelle, comme nous avons vu, toutes les définitions nominales doivent être rapportées à une langue donnée. Si ce que je viens d'avancer est juste, nous pouvons constater une première différence essentielle entre la conception d'Aristote de la définition nominale et celle des logiciens modernes.

b. Quant à la question concernant le type syntaxique des définitions nominales considérées comme discours, il faut tout d'abord expliquer qu'il ne s'agit pas, ici, du problème de savoir si Aristote entendait par le mot „définition” („ῥησις, ὀρισμός”) seulement le *definiens* ou bien le discours composé d'un *definiendum*, d'une *copule* et d'un *definiens*. Ce problème, quoique parfois discuté³³, me semble peu intéressant. Dans la question que je me propose d'examiner ici, il s'agit de savoir s'il

³³ Voir par exemple S. Mansion: *op. cit.*, p. 155—158.

y a un type de discours qui soit spécifique pour les définitions nominales. Il s'agit donc de savoir si on peut distinguer les définitions nominales d'avec les définitions réelles chez Aristote, d'après leurs caractères syntaxiques. Certains auteurs donnent à cette question une réponse positive³⁴, mais je pense que ce point de vue n'est pas juste. Il n'y a, dans les textes du Stagirite, aucune information au sujet de la manière dont la définition nominale, comme telle, doit être formulée. Il y a, au contraire, plusieurs arguments plaidant en faveur de la thèse qu'il ne faisait aucune distinction entre les définitions nominales et les définitions réelles, quant à leur structure linguistique. Si l'on utilisait la terminologie de K. Ajdukiewicz, on dirait que la définition nominale chez Aristote était une définition de la signification d'un terme, formulée dans une langue d'objet. Ce serait donc la définition nominale à stylisation d'objet.

Prenons quelques arguments confirmant la thèse que la définition nominale chez Aristote ne diffère pas, quant à sa structure linguistique, de la définition réelle, c'est-à-dire qu'elle est un discorus d'objet.

Remarquons, tout d'abord, que la notion de définition nominale fut discutée dans le contexte des problèmes de la connaissance, et nous savons très bien que la position du Stagirite, dans ses recherches concernant la théorie de la connaissance, est une position visant les objets. Je veux dire que, dans les recherches concernant les problèmes de la connaissance, Aristote n'utilise qu'une langue d'objets.

Un autre argument nous est fourni par la classification des types de questions qui font l'objet de la connaissance scientifique. Cette classification, qui fut présentée par Aristote dans le chapitre premier du *Livre II des Seconds Analytiques*, contient quatre types de questions: les questions du $\delta\tau\iota$ (*du fait*), les questions du $\delta\iota\acute{o}\tau\iota$ (*du pourquoi*), les questions du $\epsilon\iota\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ (*de l'existence de la chose*) et les questions du $\tau\iota\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ (*de ce qu'est la chose*).³⁵

Nous voyons que cette classification ne contient pas le type de questions du $\tau\iota\ \sigma\eta\mu\alpha\acute{\iota}\nu\epsilon\iota$, donc de questions auxquelles les définitions nominales sont des réponses. Cela permet de supposer que le Stagirite réduisit ce type de questions aux questions du $\tau\iota\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$, donc qu'il les considérerait comme des questions d'objets.

Cette supposition est encore confirmée par le fait que — comme nous avons vu — la notion de définition nominale est contenue dans

³⁴ Voir par exemple A. Achmanow: *Logika Arystotelesza (La Logique d'Aristote)*, trad. du russe par S. Zabłudowski et B. Stanosz, Warszawa 1965, p. 346—349.

³⁵ Voir: *Anal. Post.*, II, 89 b, 20—25.

la définition générale de la définition, c'est à dire dans la définition: $\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma\ \tau\omicron\upsilon\ \tau\acute{\iota}\ \xi\sigma\tau\iota$ qui est un discours d'objet par excellence.

Remarquons encore que le mot „σημαίνειν” que nous traduisons par le terme „signifier” est contenu non seulement dans la définition de la définition nominale, mais encore dans certaines définitions de la définition réelle. Prenons par exemple celle des *Topiques*, 1 5, 101 b, 39: „ $\xi\sigma\tau\iota\ \delta'\ \delta\omicron\rho\omicron\varsigma\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma,\ \delta\ \tau\omicron\ \tau\acute{\iota}\ \eta\nu\ \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota\ \sigma\eta\mu\alpha\acute{\iota}\nu\omicron\nu$ ”. On peut donc supposer que l'expression „σημαίνειν” possède un sens épistémologique et que les définitions nominales constatent, à l'instar des définitions réelles certains résultats de nos procès de connaître. La différence concerne seulement le type de réalité constatée par la définition ainsi que le degré de connaissance de cette réalité. Les définitions réelles sont fondées sur la connaissance adéquate (per se) de l'existence de leurs objets, tandis que les définitions nominales s'appuient seulement sur la connaissance par accident de l'existence. Certains exemples contenus dans les textes présentés dans la partie précédente de cet article plaident en faveur de ce point de vue. Je pense surtout à l'exemple de définition de l'unité extrait du chapitre deux, *Livre I* des *Seconds Analytiques* ainsi qu'à l'exemple du triangle dont il est question dans le dernier des textes présentés. Enfin, les recherches d'Aristote au sujet du syllogisme de l'essence confirment aussi ce point de vue. Nous avons vu que le Stagirite a reconnu comme définitions réelles les conclusions de ce syllogisme. Mais les mêmes discours pouvaient être reconnus comme définitions indépendamment du syllogisme de l'essence, par exemple grâce à l'observation sensorielle. Dans ce cas-là, ils seraient seulement des définitions nominales.

Pour terminer cette liste d'arguments prouvant — à mon avis — la thèse selon laquelle les définitions nominales chez Aristote ne diffèrent pas des définitions réelles par quelque type syntaxique de discours qui serait propre à ces premières, remarquons que, dans le cas contraire, le Stagirite aurait dû prévoir quelques règles spéciales pour les définitions nominales. Or, nous savons qu'il n'en a formulé aucune. Les règles de définitions que nous trouvons dans les *Topiques* (principalement dans le *Livre VI*) sont communes pour les deux espèces de définitions, c'est-à-dire elles sont les mêmes pour les définitions réelles et pour les définitions nominales.

Comme je l'ai déjà dit, les problèmes des critères linguistiques de la définition nominale chez Aristote sont étroitement liés au problème du rôle de cette définition comprise comme principe de la démonstration. D'après certains auteurs, ce rôle consiste en ce que la définition nominale est une prémisse du raisonnement (du syllogisme) démon-

stratif. En entendant de telle façon le rôle de la définition nominale dans la démonstration, ces auteurs soulèvent contre la théorie aristotélicienne de la démonstration la difficulté suivante: comment est possible le passage d'un terme du syllogisme de la métalangue (dans la prémisse) à la langue d'objet (dans la conclusion). Dans la prémisse, on parle de la signification du terme, donc ce n'est pas le terme lui-même qu'on utilise, mais le nom de ce terme. Dans la conclusion, au contraire, c'est le terme lui-même qui est utilisé, car la conclusion est une proposition d'objet affirmant qu'une telle chose possède une telle propriété.³⁶

Dans cette opinion, on peut facilement distinguer deux points: tout d'abord, c'est qu'elle identifie la notion de définition nominale chez Aristote avec la conception moderne de cette définition. La définition nominale est comprise, dans cette perspective, comme un discours appartenant à une métalangue. Or, nous n'avons qu'à nous référer à ce qui a été dit plus haut, pour rejeter ce point de vue.

L'autre point, compris dans l'opinion discutée, se rapporte au fait que celle-ci considère la définition nominale chez Aristote comme une prémisse du syllogisme démonstratif. Cette conception ne nous paraît pas acceptable non plus. Nous savons que, selon Aristote, les prémisses des démonstrations *sensu stricto* scientifiques doivent être des propositions nécessaires.³⁷ Or, il me semble que la définition nominale chez Aristote ne peut pas être considérée comme une proposition nécessaire. La définition nominale est une condition pour que le raisonnement démonstratif puisse se dérouler, mais c'est autre chose que d'être une proposition nécessaire, c'est à dire une proposition affirmant une relation nécessaire.

Nous avons vu qu'Aristote s'exprime d'une façon assez claire au sujet de la définition nominale comme principe de la démonstration. Il dit que ce qui est nécessaire pour faire une démonstration, c'est, entre autres, la connaissance des significations des termes que l'on utilise.³⁸ Le Stagirite ne dit pas que ce *principe* doit être explicitement présenté sous forme d'un discours. On peut naturellement le formuler de telle façon, mais, si je comprends bien l'idée d'Aristote, la définition nominale considérée comme un discours doit être plutôt placée en

³⁶ Voir: M. Molski: *Zdania pierwotne w nauce według filozofii św. Tomasza z Akwinu (Propositions premières dans la science, d'après St. Thomas d'Aquin)*, „Collectanea Theologica”, t. XXVIII, 1957, p. 20.

³⁷ Voir: *Anal. Post.*, I 6, 74 b, 11—18; Th. Waitz: *Aristotelis Organon Graece*, p. 318—319.

³⁸ Voir: *Anal. Post.*, I 10, 5—20.

marge de la démonstration, et non pas entrer dans sa structure en qualité de prémisses.

2. Critères ontologiques de la définition nominale. Les considérations faites plus haut montrent suffisamment que la notion aristotélicienne de la définition nominale ne dépend pas des critères linguistiques. Nous devons donc chercher d'autres critères pour expliquer cette notion.

Comme j'ai déjà dit, un groupe de ces critères est constitué par les critères ontologiques. Il semble qu'Aristote pose, à la base de chaque définition nominale, une certaine réalité. On peut dire que sa conception de la définition nominale est étroitement liée à sa théorie des modes d'existence de différentes catégories d'êtres ou d'éléments par lesquels les différents êtres sont constitués.

Ce que je viens de dire concerne aussi la notion de définition réelle. Par conséquent, les considérations qui vont suivre se rapporteront à toutes les deux notions de définition chez Aristote.

Le problème fondamental qui se pose à ce propos peut être formulé de la façon suivante: quels objets peuvent avoir une définition réelle, et quels autres peuvent avoir seulement une définition nominale? Nous pouvons appeler ce problème, problème des fondements ontologiques de la théorie de la définition chez Aristote. Le Stagirite porta beaucoup d'intérêt à ce problème. Il s'en occupa surtout dans quelques chapitres du *Livre Z* de sa *Métaphysique*.³⁹ Ici, je ne saurais examiner ce problème que d'une façon très sommaire. Je vais commencer par la question de savoir quels objets peuvent avoir une définition réelle. Or, si je comprends bien la pensée d'Aristote, ce sont des objets qui sont à la fois nécessaires, universels, composés, intégrés et premiers, c'est à dire n'exigeant pas d'être expliqués par d'autres êtres.

Ces conditions sont remplies, en première ligne, par ce qu'on appelle *sujets propres* de la démonstration, donc — nous nous en souvenons — par les espèces premières (dans le cadre d'une catégorie ontologique donnée, la catégorie de la substance étant la plus fondamentale)⁴⁰ des êtres auxquels on attribue (en vertu d'une démonstration syllogistique) ce qui est appelé *propria*, donc les propriétés essentielles consécutives. C'est aussi de certains êtres secondaires que l'on peut dire qu'ils remplissent, dans une certaine mesure au moins, les conditions mentionnées ci-dessus. Il faut penser ici à certains types de phénomènes de la nature tels que le tonnerre ou l'éclipse de la lune. Il est vrai que les espèces

³⁹ Il s'agit principalement des chapitres: 4, 5, 6, 10, 11, 12, 13, 15 et 17.

⁴⁰ Voir: *Met. Z* 4, 1030 a, 5—1030 b, 10. D'après ce texte d'Aristote, c'est aux seules substances que la quiddité (le τὸ τί ἦν εἶναι) et la définition appartiennent au sens absolu. Elles n'appartiennent aux autres catégories que par analogie.

de phénomènes ne sont pas des êtres indépendants dans le sens des espèces de substances, car les phénomènes dépendent des substances (par exemple l'éclipse dépend de la lune et de la terre), mais cette dépendance ne consiste pas en ce que les substances données (par exemple la lune et la terre) expliqueraient elles-mêmes, en tant que telles, le phénomène en question. Pour qu'il y ait le phénomène de l'éclipse, la terre et la lune ne suffisent pas (tout en étant indispensables); il faut encore qu'il y ait un état déterminé de ces substances, à savoir leur position réciproque. Cet état n'est pas impliqué par l'essence de ces substances: il est donc, à cet égard, indépendant d'elles. Et comme précisément cet état (une position déterminée de la terre par rapport à la lune) constitue l'essence du phénomène (l'éclipse), on est en droit de parler d'une indépendance relative de cette essence et de dire qu'elle est l'objet d'une définition réelle.

Le Stagirite ne compte pas les définitions des phénomènes (définitions équivalant — nous nous le rappelons — aux syllogismes de l'essence)⁴¹ parmi les principes des démonstrations scientifiques.⁴² Son opinion (qu'il n'a pas, d'ailleurs, formulée *expressis verbis*) est, comme il paraît, que la connaissance complète du type donné de phénomènes est réalisée d'une façon adéquate dans sa définition réelle.

En un certain sens, les éléments constitutifs de l'essence des êtres

⁴¹ Je tiens à préciser que la notion de „syllogisme de l'essence" n'est pas rapportée ici uniquement à la définition des phénomènes, tels que ceux qui sont énumérés dans les exemples d'Aristote mentionnés plus haut. Ceci ne veut pas dire que j'estime que cette notion soit à rapprocher uniquement des définitions de ce type. Je suis parfaitement d'accord avec Mme J. Goeder-Croissant (*Sur la théorie de la définition dans les Seconds Analytiques*, „Actes du III^e Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française", Bruxelles—Louvain, 2—6 septembre 1947, p. 225—228) admettant que la notion de syllogisme de l'essence se trouve à la base de toute définition réelle chez Aristote, y compris la définition de la substance. Je suis également d'accord avec sa thèse affirmant que sur l'exemple des définitions causales le Stagirite explique la nature de la définition de la substance. J'estime cependant que le syllogisme de l'essence se rapporte à la définition des phénomènes d'une façon un peu particulière. Je crois notamment que, pour Aristote, il s'agit non seulement d'exemples susceptibles d'illustrer la notion de définition en général, mais aussi du fait que les êtres dont il analyse les exemples constituent pour lui un problème à part. Bref, il me semble que l'on peut voir dans ce problème le problème de la réduction de la notion de cause à la notion d'essence. Je crois qu'il serait avantageux de comparer, à ce propos, le chapitre 8 du *Livre II* des *Seconds Analytiques* au chapitre 17 du *Livre Z* de la *Métaphysique*.

⁴² Voir: les chapitres 9 et 10 du *Livre II* des *Seconds Analytiques* où Aristote fait une nette distinction entre les définitions des phénomènes (définitions causales) dont il a été question ci-dessus et les définitions qui sont principes (les définitions des termes immédiats — τῶν ἀμεσῶν

des types analysés sont l'objet des définitions réelles. Pour cette raison, le Stagirite compte parmi les définitions réelles les conclusions des syllogismes de l'essence, c'est à dire les propositions constatant les traits génériques des phénomènes du type donné.⁴³ Tous les autres êtres se trouvent dans l'impossibilité d'avoir une définition réelle. Des êtres tels que: propriétés essentielles consécutives (*propria*)⁴⁴, êtres contingents⁴⁵, êtres non intégrés intérieurement⁴⁶, êtres individuels⁴⁷, etc., ne sauraient avoir que des définitions nominales.

Il y a un problème à part: celui des êtres existant par eux-mêmes („per se”), simples et nécessaires en même temps, tels que par exemple certaines idées platoniciennes. Le Stagirite affirme avec insistance qu'ils ne peuvent pas avoir de définitions réelles.⁴⁸ Ce qui est, cependant, aussi problématique ici, c'est la question de la définition nominale. Aristote exige que le *definiens* (*δρος*) soit une *expression complexe*.⁴⁹ Il semble que cette condition se rapporte aussi bien aux définitions réelles qu'aux définitions nominales. Le problème se présenterait donc ainsi: il est question de savoir si et comment on peut saisir un contenu simple (non composé) dans une expression complexe? Il paraît légitime de penser que, conformément aux conceptions d'Aristote, on pourrait résoudre ce problème de la manière suivante: les êtres existant per se simples et nécessaires en même temps, sont susceptibles d'une définition nominale aussi longtemps qu'ils ne seront connus de façon adéquate, c'est à dire aussi longtemps que l'on ne constatera leur simplicité absolue. Du moment où ces êtres sont connus de façon adéquate, disparaît toute justification des questions portant sur leur définition réelle aussi bien que sur leur définition nominale.

3. Critères épistémologiques de la définition nominale. Parmi les observations notées ci-dessus, les dernières sont étroitement liées avec la question des facteurs épistémologiques qui conditionnent l'extension de la notion de définition nominale ainsi que le caractère de cette définition chez Aristote. Elles nous font savoir, entre autres, que les êtres subsistant „per se”, simples et en même temps

⁴³ Voir: *Anal. Post.*, II 10, 94 a, 5—15.

⁴⁴ Car les „*propria*” constituent — nous le rappelons — l'objet d'une démonstration.

⁴⁵ Les êtres qui n'existent que par accident, donc des êtres périssables et corruptibles, ne peuvent pas être l'objet d'une définition. Voir: *Mét. Z*, 15, 1039 b, 20—1040 a, 5.

⁴⁶ Sur l'intégrité de l'objet d'une définition voir, entre autres: *Mét. Z* 4, 1030 b, 5—9; *Mét. Z*, 12, 1037 b, 25—30.

⁴⁷ Voir: *Mét. Z* 15, 1039 b, 27—32; 1040 a, 5—10; 1040 a, 33—1040 b.

⁴⁸ Voir: *Mét. Z* 15, 1040 a, 7—1040 b.

⁴⁹ Voir: *Les Topiques*, I 5, 101 b, 35—102 a, 5.

nécessaires, sont susceptibles d'une définition nominale, éventuellement aussi longtemps qu'ils ne seront connus de façon adéquate.

Il semble que de telles affirmations peuvent être à juste titre énoncées à l'endroit des êtres susceptibles d'une définition réelle. On peut notamment dire qu'ils ont une définition nominale éventuellement aussi longtemps qu'ils ne seront connus de façon adéquate, sous le point de vue de l'essence aussi bien que sous celui de l'existence. C'est alors que ces objets posséderont une définition réelle et, dans ce cas-là, il serait superflu de se demander quelle est leur définition nominale. On pourrait, notamment, se demander quel est le rôle cognitif de la définition nominale des objets étant susceptible d'une définition réelle, avant que celle-ci ait été acquise. La réponse à cette question dépend évidemment de la façon de laquelle on interprète la conception même de l'épistémologie chez Aristote. Je me propose de dire quelques mots sur ce problème difficile, sans prétendre, toutefois, de le résoudre d'une façon définitive, dans les remarques finales de cet article.

Une affirmation analogue à celle qui concerne les êtres susceptibles d'une définition réelle se laisse formuler relativement aux êtres faisant l'objet d'une démonstration scientifique, selon Aristote, c'est à dire relativement aux propriétés essentielles consécutives (*propria*). Ils ont une définition nominale aussi longtemps que leur existence n'est connue que d'une manière contingente (et non pas fondamentale), c'est à dire avant la démonstration par syllogisme. Dès qu'une telle démonstration a été effectuée, leur existence, c'est à dire leur appartenance aux objets en question, est constatée de façon essentielle et, par là même, la recherche d'une définition nominale cesse d'être justifiée. Nous avons alors tout simplement affaire à une thèse scientifique.

Il est intéressant de comparer les remarques faites plus haut sur la définition des objets qu'Aristote appelle *sujets de la démonstration*⁵⁰ (il s'agit — nous nous le rappelons — des espèces infimes des êtres dans le cadre de chaque catégorie et, en premier lieu, dans le cadre de la catégorie des substances⁵¹), et celles sur la définition nominale des propriétés essentielles consécutives, considérées par le Stagirite comme *objets de la démonstration*, avec certains éléments de la théorie moderne de la définition. Il y a, bien sûr, des différences très importantes entre les deux théories de la définition, mais il y a aussi des affinités et des analogies bien remarquables.

Rappelons, tout d'abord, la thèse d'Aristote constatant l'impossibilité de construire la définition des êtres individuels (et, par conséquent, l'impossibilité de considérer ces êtres comme *sujets de la démonstration*),

⁵⁰ Voir: *Anal. Post.*, I 10, 76 b, 21—23.

⁵¹ Voir: *Mét. Z* 13, 1038 b, 30—35.

tels, entre autres, que les Idées platoniciennes (le Stagirite considère les Idées comme des êtres individuels⁵²). L'argumentation du Stagirite se résume, paraît-il, dans l'affirmation que chaque essai de définir un être de ce type aboutirait à la définition générale.⁵³ Or, il me semble que cette objection d'Aristote est étroitement liée à l'exigence posée par la théorie moderne de la définition — visant la preuve de l'unicité de l'objet à définir.⁵⁴

Nous nous rappelons aussi que, pour les définitions réelles des sujets de la démonstration, Aristote exige que leur existence soit connue d'une façon absolue, tandis que cette exigence ne concerne pas les définitions des objets de la démonstration, c'est à dire des propriétés essentielles consécutives (prédicats), car ces définitions ne sont que nominales. Or, d'après la théorie moderne de la définition, les définitions des espèces dans chaque science naturelle sont soumises à la condition d'une preuve de l'existence des objets respectifs, et les définitions des prédicats ne sont pas sujettes — vraisemblablement — à cette condition.⁵⁵

Nous voyons donc que la théorie moderne de la définition renferme certains éléments semblables à ceux de la théorie aristotélicienne. Pourtant, il ne faut pas identifier les éléments respectifs. Les conditions posées par Aristote, dans sa théorie de la définition, diffèrent des conditions analogues, contenues dans la théorie moderne de la définition, surtout — ce me semble — par leurs caractères absolus.

Revenons au problème des critères épistémologiques de la définition nominale chez Aristote. Il semble que les facteurs cognitifs ne modifient guère le statut de la définition nominale dans le cas des autres types d'êtres: avant tout, dans le cas des êtres individuels existant „per se" mais non nécessaires, tels que les individus appartenant à une espèce donnée (par exemple un homme concret), dans le cas des êtres non intégrés intérieurement (par exemple une ville) etc.

* * *

Ces réflexions concernant les problèmes des critères ontologiques et des critères épistémologiques de la définition nominale chez Aristote peuvent provoquer l'objection qu'on n'y a pas pris en considération les

⁵² Voir: *Mét. Z* 15, 1040 a, 6—10.

⁵³ Voir plus haut, note 41.

⁵⁴ Sur les différentes interprétations de cette condition dans la théorie moderne de la définition cf. T. Czeżowski: *O tradycyjnych rozróżnieniach wśród definicji (Des distinctions traditionnelles des types de définitions)*, [dans:] *Filozofia na rozdrożu*, Warszawa 1965, p. 25—26.

⁵⁵ Cf. T. Pawłowski: *Z metodologii nauk przyrodniczych (Etudes méthodologiques dans les Sciences Naturelles)*, Warszawa 1959, p. 116—8.

définitions des noms vides, comme par exemple „bouc-serf” („τραγέλαφος”). On pourrait supposer que si l'on tient compte des définitions de ces noms, certaines thèses, énoncées dans le cadre des considérations qu'on vient d'exposer, doivent être regardées comme douteuses sinon comme fausses. A de telles thèses appartiendrait avant tout la proposition affirmant qu'à la base de chaque définition nominale, le Stagirite pose une réalité.

Or, cette objection n'est pas si importante qu'elle ne le paraît à première vue. Tout d'abord, il paraît plus juste de parler ici non de définitions des „noms vides”, mais plutôt de définitions des objets qui ne sont que constructions de l'esprit. Je pense quand même qu'il est permis de considérer ces constructions comme une certaine sorte de réalité. Ce n'est naturellement qu'une réalité purement hypothétique, et c'est pour cette raison (raison, évidemment, de caractère ontologique) qu'Aristote appelle la définition du τραγέλαφος, *définition purement nominale*.⁵⁶

Il faut observer en outre que les considérations d'Aristote sur la définition tant réelle que nominale concernent le problème des fondements de la démonstration et de la connaissance scientifique *sensu stricto*. Or, nous savons que la démonstration scientifique, au sens étroit du terme, ne s'appuie, selon le Stagirite, dans aucun cas, sur de pures conventions terminologiques, et que les *noms vides* ne peuvent pas entrer dans la structure des syllogismes apodictiques.⁵⁷ Il paraît donc qu'Aristote n'insistait pas sur l'importance des définitions de ces noms.

REMARQUES FINALES

Pour terminer, je voudrais dire quelques mots au sujet de la définition nominale et de la définition réelle par rapport à la conception générale de l'épistémologie d'Aristote.

Je pense qu'on peut distinguer deux notions de connaissance scientifique chez Aristote. L'une, c'est la notion de connaissance que nous possédons en réalité ou à laquelle nous arrivons réellement; l'autre, c'est la notion de science parfaite. Je ne peux pas prouver ici que cette distinction de deux notions de connaissance scientifique (ou de la science), chez le Stagirite, est parfaitement justifiée. Je pense quand même qu'elle a, dans les écrits d'Aristote, des fondements très profonds. La première de ces notions est moins rigoureuse. Elle désigne la connai-

⁵⁶ Voir: *Anal. Post.*, II 7, 92 b, 5—10.

⁵⁷ Cf. W. Kneale and M. Kneale: *The Development of Logic*, Oxford 1962, p. 94; T. Kotarbiński: *Wykłady z dziejów logiki*, p. 13.

ssance qui est proportionnelle à nos (πρὸς ἡμᾶς) possibilités réelles de connaître. L'autre désigne la connaissance adéquate à la nature (φύσει même d'une réalité parfaite. La réalité qui fait l'objet de cette connaissance est composée d'éléments premiers, c'est à dire d'éléments constitutifs de son essence et d'éléments conditionnés par les premiers d'une façon nécessaire. Les résultats de la connaissance adéquate des éléments premiers sont des définitions réelles. La connaissance des éléments conditionnés se fait par la voie de démonstrations syllogistiques. Il faut souligner que le raisonnement qui a pour résultat la connaissance d'un élément secondaire (*proprium*) de la réalité n'a pas de caractère purement formel et déductif dans le sens moderne du terme. Ce raisonnement a une structure syllogistique, mais ce qui est ici le plus important, c'est le rôle de l'intuition intellectuelle. Ce rôle est double: tout d'abord, c'est l'intuition parfaite de l'essence de la chose, donc l'intuition qui est le fondement de la définition. Ensuite c'est l'intuition de rapport entre l'essence de la chose et un élément consécutif (*proprium*) de cette essence. Je pense que c'est de cette façon qu'on peut présenter le caractère analytique de la preuve dont nous parle M^{me} Goedert, dans son article cité plus haut.⁵⁸ Comme nous voyons, cette notion „d'analyticité” n'est pas fondée sur la notion de convention terminologique. On peut poser la question: „Quel est le rapport entre notre connaissance réelle et la notion de connaissance parfaite?” Cette question peut être réduite au problème de savoir si la science parfaite est possible, si elle est réalisable. Je pense qu'on ne peut pas répondre à cette question d'une façon tout à fait indiscutable, mais il semble qu'on peut proposer la solution suivante de ce problème, chez Aristote: la notion de connaissance parfaite est une conception théorique présentant un idéal comme limite de notre connaissance réelle.

Cette distinction entre connaissance parfaite et connaissance réelle me paraît importante pour le problème du rapport entre la définition nominale et la définition réelle, dans l'épistémologie d'Aristote. Il semble qu'on peut parler de définitions réelles au sens strict des termes seulement dans le cas où la limite de notre connaissance réelle a été atteinte. Cette limite est-elle susceptible d'être atteinte? Le Stagirite ne le dit pas expressément. En tout cas, on peut dire: aussi longtemps que la connaissance n'aura pas atteint sa limite, les définitions, même si ce sont des définitions des sujets de démonstrations, ont seulement un caractère nominal dans le sens aristotélicien du terme ou bien, si on peut dire ainsi, elles sont des définitions „hypothétiquement réelles”.

Ce caractère hypothétique diminue au fur et à mesure que la con-

⁵⁸ Voir plus haut, note 41.

naissance de l'essence et de l'existence des objets respectifs s'approfondit. Autrement dit, les définitions nominales ou hypothétiquement réelles des sujets de la démonstration deviendraient réelles graduellement, en étroite corrélation avec le progrès de la connaissance dans un domaine donné.

Il faut remarquer que la théorie moderne de la définition souligne le caractère analogue des définitions réelles dans les sciences naturelles. Ces définitions sont — d'après cette théorie — sujettes au procès de perfectionnement parallèlement au progrès de la science respective.⁵⁹

En terminant, je voudrais souligner encore une fois que mes opinions présentées dans cet article doivent être considérées seulement comme des hypothèses.

STRESZCZENIE

Nauka Arystotelesa o definicji dotyczy przede wszystkim definicji realnej. Definicji nominalnej poświęca Stagiryta znacznie mniej uwagi. Jednakże wyraźnie operuje tym pojęciem używając takich terminów jak: „*lógos onomatódes, lógos tou ti semainei to ónoma*” itp. oraz wyraźnie odróżnia definicję nominalną od definicji realnej.

Arystotelesowskie pojęcie definicji nominalnej jest zasadniczo różne od współczesnych koncepcji tej definicji. Można powiedzieć, że to, co Arystoteles nazywa definicją nominalną, jest — według współczesnych poglądów na definicję — definicją realną. Wydaje się bowiem, że problematyka definicji nominalnej u Arystotelesa należy do tej samej dziedziny zagadnień, co problematyka definicji realnej. Dziedziną tą jest epistemologia.

Definicja nominalna u Arystotelesa nie różni się od definicji realnej pod względem formy językowej. Jest ona, tak samo jak definicja realna, wypowiedzią przedmiotową. O charakterze definicji nominalnej decydują więc czynniki pozajęzykowe. Czynniki te można podzielić na dwie grupy: 1) ontologiczne i 2) teoriopoznawcze.

1. Wydaje się, że Arystoteles zakłada u podstaw każdej definicji (a więc zarówno realnej, jak i nominalnej) jakąś obiektywną bytowość. W związku z tym można więc sformułować następujące zagadnienie ontologicznych podstaw teorii definicji Arystotelesa: jakie przedmioty mogą mieć definicję realną, a jakie tylko definicję nominalną. Według Arystotelesa — jak się zdaje — definicję realną mogą mieć tylko te przedmioty, które spełniają następujące warunki: są konieczne i ogólne, są złożone, posiadają — mimo złożoności — wewnętrzną zasadę integru-

⁵⁹ Voir: T. Pawłowski: *op. cit.*, p. 40—63

jąca, są bytami pierwszymi, tj. nie potrzebującymi wytłumaczenia w innych bytach. Warunki te spełniają w pierwszym rzędzie podmioty dowodzenia, którymi są — według Arystotelesa — gatunki podstawowe (najniższe gatunki w danej kategorii bytów), o których się orzeka (na podstawie dowodu sylogistycznego), tzw. *propria*, czyli pochodne właściwości istotne.

Również niektóre byty drugorzędne odpowiadają — w pewnym przynajmniej stopniu — wymienionym warunkom. Należą do nich pewne typy zjawisk przyrody, np. zaćmienie, grzmot itp. Wprawdzie gatunki zjawisk nie są bytami niezależnymi w takim sensie, jak gatunki substancji, bowiem zjawiska zależą od substancji, jednakże nie jest to zależność tego rodzaju, że dane substancje same, jako takie, tłumaczą bytowość danego zjawiska. Na to np., żeby zaistniało zjawisko zaćmienia, nie wystarczą Księżyc i Ziemia, lecz potrzebny jest jeszcze określony stan tych substancji, mianowicie — odpowiednie położenie jednej względem drugiej. Stan ten nie jest implikowany przez istotę tych substancji, jest więc pod tym względem od nich niezależny. Ponieważ stan ten konstytuuje istotę zjawiska, można mówić o względnej niezależności tej istoty i o tym, że jest ona przedmiotem definicji realnej.

W pewnym sensie przedmiotem definicji realnej są również niektóre elementy składające się na istotę bytów omówionych typów. Stagiryta uznaje bowiem za definicje realne zdania stwierdzające cechy rodzajowe przedmiotów lub zjawisk, jeżeli zdania te występują w charakterze konkluzji, tzw. *sylogizmów istoty* (*sylogismós tou ti esti*). Inne byty nie mogą mieć definicji realnej. Byty takie, jak pochodne właściwości istotne (*propria*), byty przypadkowe, byty niezintegrowane wewnętrznie, materialne byty jednostkowe itp. mogą mieć tylko definicję nominalną.

2. Czynniki poznawcze zmieniają w pewnych przypadkach charakter definicji. Przedmioty, które mogą mieć definicję realną i tzw. pochodne właściwości istotne (*propria*) mogą mieć definicję nominalną tylko ewentualnie tak długo, dokąd nie zostaną poznane adekwatnie zarówno pod względem istoty, jak i pod względem realności. Pierwsze z nich, gdy zostaną poznane adekwatnie, będą miały definicję realną i pytanie o definicję nominalną straci sens. Adekwatne poznanie drugich dokonuje się w wyniku dowodzenia ściśle naukowego. Gdy dowód taki zostanie przeprowadzony, pytanie o definicję nominalną — również w tym przypadku — traci sens. Mamy wtedy do czynienia po prostu z twierdzeniem naukowym.

Osobny problem stanowi tu zagadnienie indywidualnych bytów prostych i zarazem koniecznych, takich jak np. niektóre idee platońskie. Zdaniem Arystotelesa nie mogą one mieć definicji realnej. Problemem

jest jednak również pytanie, czy mogą one mieć definicję nominalną, skoro warunek wewnętrznej złożoności dotyczy — jak się zdaje — zarówno przedmiotu definicji realnej, jak i przedmiotu definicji nominalnej. Najbardziej zgodne z intencją Stagiryty wydaje się następujące rozwiązanie tego zagadnienia. Omawiane byty mogą mieć definicję nominalną ewentualnie tak długo, dokąd nie zostaną poznane adekwatnie, tzn. dokąd nie zostanie stwierdzona ich absolutna niezłożoność. Z chwilą adekwatnego poznania tych bytów tracą sens pytania zarówno o ich definicję realną, jak i nominalną.

Czynniki poznawcze nie zmieniają charakteru definicji nominalnej w przypadku pozostałych typów bytów, a więc w przypadku niekoniecznych bytów indywidualnych (jednostek należących do danego gatunku, np. poszczególnych ludzi), w przypadku bytów nie zintegrowanych wewnętrznie (np. poszczególnych miast) itp.

РЕЗЮМЕ

Наука Аристотеля о дефиниции касается прежде всего реальной дефиниции. Номинальной дефиниции „Стагирит” посвящает мало внимания. Однако явно оперирует этим понятием, используя такие термины как: „*lógos onomatódes, lógos tou ti semainei to ónoma*” и т.п., а также четко разграничивает понятия номинальной и реальной дефиниций.

Аристотелевское понятие номинальной дефиниции в принципе отличается от современных концепций этой дефиниции. Можно сказать, что то, что Аристотель называл номинальной дефиницией, есть — согласно современным взглядам на дефиницию — реальной дефиницией. Кажется, что проблематика номинальной дефиниции у Аристотеля принадлежит к той самой области вопросов, что и проблематика реальной дефиниции. Эта область представляет собой эпистемологию.

Номинальная дефиниция у Аристотеля не отличается от реальной дефиниции в отношении языковой формы. Она, как и реальная дефиниция, является высказыванием о предметах. Следовательно, характер номинальной дефиниции определяется не языковыми факторами. Определяющие ее факторы можно разделить на две группы: 1) онтологические, 2) эпистемологические.

1. Кажется, что Аристотель закладывает в основу каждой дефиниции, а следовательно как реальной, так и номинальной, какое-то объективное бытие. В связи с этим можно сформулировать следующую проблему онтологических основ теории дефиниции Аристотеля: какие предметы могут иметь реальную дефиницию, а какие только номи-

нальную дефиницию. По Аристотелю — как кажется — реальную дефиницию могут иметь только те предметы, которые выполняют следующие условия: являются необходимыми и общими, являются сложными, имеют — кроме сложности — внутренний интегрирующий принцип, являются первичными бытиями, т.е. не требующими объяснения в других бытиях. Эти условия в первую очередь выполняют субъекты доказательства, которыми являются, по Аристотелю, основные виды (самые низкие виды в данной категории бытия), о которых говорится (на основе силлогистического доказательства) *propria*, т.е. производные существенные свойства.

Некоторые второстепенные бытия также соответствуют — хотя бы в какой-то мере — перечисленным условиям. К ним принадлежат некоторые явления природы, например, затмение, гром и т.п. Правда, виды явлений не являются бытиями независимыми в таком смысле как виды субстанций, потому что явления зависят от субстанций. Однако, эта зависимость не является такой, по которой данные субстанции, как таковые, объясняют реальность данного явления. Например, чтобы было затмение, то недостаточно Луны и Земли, а еще и необходимо определенное состояние этих субстанций, именно — соответствующее положение одной относительно другой. Это состояние не детерминруется существом этих субстанций и является, следовательно, в этом отношении от них независимым. Так как это состояние создает сущность явления, то можно говорить об относительной независимости этой сущности и о том, что она является предметом реальной дефиниции.

Предметом реальной дефиниции в некотором смысле являются также отдельные элементы, складывающиеся на сущность бытий вышеупомянутых типов. Дело в том, что „Стагирит“ признает за реальную дефиницию предложения, констатирующие видовые черты предметов или явлений, если эти предложения выступают в качестве заключений так называемых силлогизмов сущности (*syllogismós tou ti esti*). Другие бытия не могут иметь реальной дефиниции. Такие бытия как производные существенные свойства (*propria*), случайные бытия, внутренне неинтегрированные бытия, материальные единичные бытия и т.д. могут иметь только номинальную дефиницию.

2. Познавательные факторы в некоторых случаях изменяют характер дефиниции. Предметы, которые могут иметь реальную дефиницию и так называемые производные существенные свойства (*propria*), могут иметь номинальную дефиницию, но только до того момента, пока не будут адекватно изучены как с точки зрения сущности, так и с точки зрения реальности. Первые из них, когда будут адекватно изучены, будут иметь реальную дефиницию и вопрос о номинальной

дефиниции теряет смысл. Адекватное изучение других происходит в результате чисто научного доказательства. Когда будет найдено такое доказательство, вопрос о номинальной дефиниции — в этом случае также — теряет смысл. Тогда имеем дело просто с научным утверждением.

Отдельную проблему здесь представляет вопрос индивидуальных простых бытий и одновременно необходимых, таких как, например, некоторые платоновские идеи. По мнению Аристотеля, они не могут иметь реальной дефиниции. Проблемой, однако, снова является вопрос: могут ли они иметь номинальную дефиницию, поскольку условие внутренней сложности касается — как кажется — как предмета реальной дефиниции, так и предмета номинальной дефиниции. Наиболее соответствующим намерениям „Стагирита“ кажется следующее решение этого вопроса: разбираемые бытия могут иметь номинальную дефиницию возможно так долго, пока не будут адекватно изучены, т.е. пока не будет доказана их абсолютная несложность. В момент завершения адекватного изучения этих бытий вопрос о их дефиниции теряет смысл.

В остальных случаях познавательные факторы не изменяют характера номинальной дефиниции, а именно в случае необязательных индивидуальных бытий (личности, принадлежащие к данному виду, например, отдельных людей), в случае внутренне неинтегрированных бытий (например, отдельных городов) и т.д.